

## Jean-Michel Guyot

### Mnémosyne

-1-

Le fil tenu des jours, sous les doigts agiles de Pénélope qui garde jalousement la non-mémoire du fil des événements : Pénélope refuse de conserver le bénéfice de la toile tissée durant la journée, mais reste rivée le soir à son métier à tisser pour détisser ce tapis de misère dont l'achèvement signerait l'arrêt de mort de sa raison de vivre dans l'amour d'Ulysse : voilà bien la façon la plus ingénieuse de prendre acte de la menace ambiante en la bravant - en l'occurrence, l'hostilité de ces hôtes indésirables et détestables que sont les prétendants au trône d'Ulysse qui ont envahi le palais en son absence pour s'emparer à la fois de ses terres, de son épouse et de sa royauté - tout cela, afin de maintenir ouverte l'éventualité heureuse du retour d'Ulysse qui ne peut avoir failli à sa fidélité native, pense et repense Pénélope en proie à la discorde et aux discours des prétendants qui se font de plus en plus pressants à son égard, à mesure que les jours passent.

Privée d'Ulysse, ainsi rivée à son métier à tisser, voici donc Pénélope, jouant-déjouant l'absence d'Ulysse en détissant les fils noirs de la présence oppressante, peut-être obsédante, de ses prétendants et les fils blancs de sa fausse promesse faite à ces mêmes prétendants d'épouser l'un deux une fois la tapisserie achevée.

Tout concourait, dans cette concurrence acharnée qui animait ses prétendants, à ce que Pénélope lâchât prise en achevant sa tapisserie au plus vite pour en finir une bonne fois. Si elle n'avait pas détissé le soir ce qu'elle avait tissé la journée, c'en aurait été fait et de sa fidélité et de sa royauté partagée avec cet Ulysse lointain dont elle conservait l'arc en bois de cerf qu'il avait été - était ? - le seul à pouvoir bander.

L'arc figure la puissance sexuelle et royale d'Ulysse qu'aucun prétendant ne pouvait égaler en ruse et en bravoure, à tel point que c'est avec son arc qu'il décima un à un les prétendants. Son fils, impuissant à les chasser, et ne supportant plus la condition humiliante faite à sa mère, était parti chercher de l'aide à Sparte auprès du roi Ménélas qui, à l'issue de la guerre de Troie, avait remis la main sur son épouse infidèle, la belle Hélène, cette femme apollinienne, éclatante de beauté comme le soleil, à qui il aura peut-être manqué du début à la fin la discrétion sélène de Pénélope.

Certes, l'ombre gigantesque d'Ulysse qui plane sur les Lettres ne serait rien sans le soleil d'Hélène qui brilla d'un éclat incomparable sur Sparte la glorieuse, mais aussi sur la malheureuse Troie, mais c'est à Pénélope la sélène qu'Ulysse dut de recouvrer sa royauté intacte, à elle qu'il dut aussi sa postérité narrative, car c'est elle qui, par son tissage-détissage, accompagna, à son *insu*, la trame narrative des aventures d'Ulysse vécues par lui au jour le jour dans l'incertitude du lendemain, l'impossibilité de donner un sens définitif à ce qui se tramait tant dans son histoire que dans l'Histoire dont il était un des principaux acteurs mus par le Destin et observés avec amusement par les Olympiens.

C'est Pénélope qui fut la première dépositaire de l'intégralité du récit d'Ulysse, la seule à pouvoir en accepter toute la charge de sens, sans ressentiment ni jalousie.

Grâce soit rendue au dédale de ses rêves qui n'ont jamais faibli !

Ulysse dut à la mansuétude d'Athéna son retour en catimini, puis sa victoire éclatante sur les prétendants, tandis que Pénélope ne dut qu'à sa constance de femme fidèle d'avoir tenu bon sans faillir. Elle aura traversé un désert, tandis que son mari, sur les mers, aura goûté au miel et au fiel d'aventures multiples.

Pénélope, l'histoire de Pénélope aussi bien, car l'une ne serait rien sans sa doublure narrative, fonctionne dans le texte entier de l'Odyssée comme le double à la fois humble et souverain d'Ulysse : les aventures, que ce dernier raconta à son retour et ne cesse de raconter depuis lors en tout lecteur qui se respecte, illustrent à *leur insu* la vérité profonde, infiniment superficielle de l'absence, le peau à peau et le bouche à bouche de deux êtres qui se désirent charnellement : Himeros n'eut de sens en la personne de Pénélope que parce que Pothos prit en elle le relais, le désir pour l'absent étant à ses yeux infiniment préférable à l'absence de désir qui menaçait de l'enfermer en elle-même, tout en la livrant à l'arbitraire d'un usurpateur.

Pothos pouvait seul maintenir vive la possibilité éclatante d'Himeros, à ceci près qu'Himeros, étant premier dans l'ordre de l'être, Pothos n'avait de sens que parce qu'elle et Ulysse s'étaient aimés charnellement.

Aux charmes de Calypso, la nymphe immortelle à la présence insaisissable, Ulysse aura ainsi préféré la présence charnelle d'une mortelle.

Le commerce charnel au risque de la mort, l'affirmation d'Himeros, le désir de sa toute brûlure délicieuse vécue ici et maintenant, mais chanté aussi dans le récit du temps douloureux de son absence : telle est l'Odyssée en sa conclusion ouverte sur le regard rétrospectif qui s'anime au spectacle verbal des aventures d'Ulysse.

La nostalgie d'Ulysse pour sa vie à Ithaque racontée dans l'Odyssée - Ulysse se penchant dans le temps du récit sur le temps où le récit n'existait pas, mais se vivait à même les événements dans le jour le jour de l'incertitude existentielle - se double d'une nostalgie autre qui reflète la première : celle qu'il ne put manquer d'éprouver pour ses aventures, au moment où il les raconta, à cette nuance près que cette nostalgie narrative n'eut de sens véritable que mise en abyme dans l'espace familial et rassurant de la maisonnée royale apaisée, l'économie libidinale du récit étant toute entière fécondée par la tension incessante entre le désir de retour remémoré et la douleur heureusement surmontée de l'exil, double mouvement qui occultait, en la mettant en évidence cependant, la fable de ses aventures et conquêtes féminines.

Le désir de retour ne devint effectif que lorsqu'il muta en désir du retour : fit alors retour en Ulysse qui fit retour sur lui-même le désir d'être de retour chez lui, en sécurité parmi les siens. Tout le récit dit la difficulté de ce retour, les épreuves qu'il impliqua.

A vrai dire, l'exil n'est surmonté que si la douleur qu'il a engendrée est-elle-même surmontée : le quotidien de l'exil, sa familiarité douloureuse, lancinante cesse le jour où cesse l'exil, mais la douleur induite, elle, peut perdurer indéfiniment.

Devenu étranger à soi-même à l'épreuve de l'étranger - *ayant presque perdu la langue à l'étranger* - l'exilé de retour au pays s'aperçoit que le pays lui aussi a changé et que l'indifférence voire l'hostilité de ceux qui tirent fierté de n'être pas partis est désormais son pain quotidien.

Mais non, la douleur de l'exil, au lieu de laisser des traces visibles sur le visage buriné d'Ulysse, laissa des marques que Mnémósyne s'employa à faire vivre et revivre dans le récit qu'elle ordonna du périple d'Ulysse.

Il n'était pas question pour Ulysse de se plaindre des malheurs passés : ils devinrent autant de paroles heureuses par la grâce élyséenne du récit.

A quelque chose malheur est bon.

En ce sens, tout récit est malheureux, quand il dit la perte d'êtres chers, le deuil hyperbolique, la destruction, l'atrophie du sens vital qui en résulte voire, a contrario le furieux désir de vivre qui s'appuie pour ainsi dire sur le désastre - contre le désastre, mais tout contre, dirais-je, parodiant Guitry - et sa résurrection chanceuse vécue comme une grâce indue.

Ulysse n'éprouva pas cette sorte de remords qui accable les survivants des temps modernes. C'est précisément cette absence de remords qui le distingue de nous, *ses modernes contemporains* dans l'ordre intemporel du récit de ses exploits.

Le désir pour l'absent n'a de sens que s'il est vécu comme désir de l'absent, au double sens de ce génitif, dans ce qu'il faut appeler *une réciprocité télépathique* : c'est parce qu'Ulysse désire le désir de Pénélope qu'il trouve la force de revenir, mais ce n'est que loin d'elle, en son absence, pour ainsi dire au sein de leur absence mutuelle, qu'il aura pu seulement la désirer et désirer la revoir pour la serrer dans ses bras, l'honorer et la confirmer comme la reine d'Ithaque aux yeux de tous.

Un jeu de miroir se joue dans l'esprit de deux êtres que tout sépare : Ulysse désire la présence de Pénélope, et il désire son désir, c'est-à-dire qu'il imagine Pénélope le désirant, lui, en son absence.

L'absence est alors ce pont et ce point introuvables sur la carte, mais présent dans le cœur battant des amants, qui relie invisiblement deux présences en tous points séparés.

Le désir d'Ulysse pour le désir de Pénélope le désirant n'eut de sens et ne vécut que de cette mort au sein de la vie de l'esprit qu'ils partageaient au cœur de l'exil réciproque : la mort probable d'Ulysse imaginée par Pénélope l'enjoignait d'espérer qu'il fut encore en vie.

Entre crainte et espoir, Pénélope fit le pari risqué du retour d'Ulysse, n'ayant que cette ultime espérance pour maintenir vive en elle l'œuvre de la mort, soit l'absence d'Ulysse motivant le désir qu'elle avait, chevillé au corps, de sa présence pleine et entière, fût-elle éphémère comme l'est toute vie mortelle qui éprouve l'avant-goût de sa fin dans la douleur de la séparation.

L'homme Ulysse doit en passer par *le détour d'absence* - strictement l'infidélité du guerrier volage - pour entrevoir la profondeur légitime du lien d'amour qui le lie à Pénélope, tandis que cette dernière se sera contenté d'être obstinément fidèle à l'homme de sa vie par fidélité à la vie à l'œuvre en elle, la mère de Télémaque.

Ulysse ne rejoint pleinement la vérité de *sa quête d'absence* que racontant au passé ses aventures, dans le confort de la couche nuptiale. Alors seulement, *l'insu inhérent aux aventures qu'il narre* est aperçu par Ulysse : il sait maintenant, dans le présent de son récit - la

présence spectrale induite par la mimesis à l'œuvre dans l'aède qu'il est devenu - qu'il ne savait pas qu'il savait.

Le temps de l'incertitude est levé, la rétrospection donnant un sens achevé à toute l'histoire qui, une fois entamée, franchit sans cesse son propre seuil, pour entrer dans l'espace à bâtir de toutes pièces, mot après mot : un espace narratif en constante construction apparaît, ouvert indéfiniment sur l'infini de la variation mélodique et harmonique : toute l'aventure présente, passée et à venir de la littérature européenne au moins, et peut-être au-delà.

Oui, fini le temps des aventures vécues au jour le jour durant vingt longues années. Ulysse pouvait respirer enfin, loin du répit fallacieux que lui avaient accordé ses riches aventures, mais leur récit et leur récitation - le souffle retrouvé de qui se retourne sur son passé - ne furent possibles que dans les bras accueillants d'une Pénélope encline à recueillir patiemment la sève des mots d'Ulysse pour en faire la sûre assise d'une vie retrouvée dans la maison ayant recouvré la paix honorable d'un statu quo ante chèrement payé.

La demeure vouée au carnage avait retrouvé la paix des lieux consacrés. A grandes eaux, le dallage fut lavé du sang qui avait coulé. Etant achevée, l'histoire pouvait recommencer.

Ulysse n'aura ainsi couru les mers et les aventures que pour mieux revenir, tandis que Pénélope, elle, n'aura pas eu besoin de s'absenter pour savoir.

Là est sa force native et sa noblesse inaliénable.

Hélène, amoureuse illégitime, l'aura privé de son époux légitime pendant vingt longues années, mais toutes deux, femmes entre les femmes, se retrouvèrent, pour finir, sous le toit et dans la couche de leur royaux époux respectifs.

Hélène fut le pendant féminin d'Ulysse, l'amertume en plus, car Hélène avait perdu son amour en perdant Pâris. L'Iliade est toute entière l'histoire d'Hélène, histoire qu'elle ne raconte pas, histoire qui lui échappe totalement : les drames et les morts causés par l'amour inconsidéré qu'elle voua au beau Pâris.

La beauté fatale, arbitrée par l'innocent berger, piégée par les déesses duplices et vindicatives, fait signe vers ce dont elle est le manque constant : l'amour d'un homme et d'un seul, amour qu'il fut donné à Pénélope de vivre vingt années durant, mais sur le mode de l'absence.

Au moment où Pénélope vivait les jours sombres de la rivalité intra muros, elle ne savait pas quel serait son sort. Elle savait seulement qu'elle pouvait retarder la décision d'épouser tel ou tel prétendant, espérant ainsi gagner assez de temps pour qu'Ulysse revînt à temps affirmer sa royale présence.

Le retour d'Ulysse se présente comme un juste retour des choses : tout rentra dans l'ordre. Pénélope et Ulysse purent fêter leurs retrouvailles vécus dans l'amour retrouvé comme de secondes épousailles, au seuil desquelles le retors Ulysse ne manqua pas, prudemment, de s'assurer de la fidélité sans faille de son épouse, lui, le mari volage qui était allé d'aventure en aventure, avait passé dix longues années en compagnie de la belle Calypso, pour, en définitive, tenaillé par la nostalgie, s'apercevoir bien tard que sa quête d'aventures avait été vaine.

Il savait au fond de lui-même que le courroux de Poséidon déterminé à l'empêcher de rentrer à Ithaque après la mutilation du Cyclope répondait à un désir profond en lui de courir les mers et l'aventure. Son seul bénéfice, immense, fut le récit qu'il rapporta de son odyssée, récit qui est depuis lors comme son tombeau à ciel ouvert dans lequel s'abîment tous les récits sans exception.

*La mémoire oublieuse* de Pénélope, c'est toute l'histoire de notre littérature qu'elle annonce : geste inaugural qui augure favorablement, encore maintenant, de notre capacité toute féminine - *l'infini féminin* - à tenir bon face aux aléas, aux coups du sort et à la monstruosité insolente de qui s'affuble, en toute illégitimité, des oripeaux *finis* de la royauté tranquille, et se disant homme de bien, confond allègrement le bien avec la possession des biens qu'il refuse aux autres, ses semblables, *ses moitiés*, comme disaient ces Indiens ramenés des Amériques, interrogés par Charles IX en présence du bon Montaigne.

Du temps a coulé sous les ponts qu'Ulysse ne connut jamais, mais les eaux claires de la joie et les eaux sombres de la peine sont encore les mêmes qu'il y a trois mille ans, tandis que les eaux furieuses de l'histoire sapaient et continuent de saper les berges anciennes, laissant apparaître des parages qu'Ulysse ne pouvait soupçonner, mais que Pénélope pourrait accueillir.

-2-

*Pour beaucoup d'entre elles, c'est la performance qui appelle le désir, et non le désir qui suscite la performance.*

*Le désir de performance occultait en lui jusqu'à la possibilité même du désir.*

Aussitôt après avoir écrit ces quelques mots, lui vint à l'esprit cette contre-attaque sournoise logée au creux de sa pensée et qui bondit sur lui : comment le savait-il, lui qui ne pouvait se targuer d'avoir collectionné un grand nombre d'amantes ?

C'est tout simplement qu'il lui fallait une entrée en matière, la formule tremblante qu'il avait choisie fonctionnant à la manière d'une belle et forte anacrouse. Elle était ce délicat préambule nécessaire à la naissance du texte, le moment affirmatif où se dessinait une vérité encore à venir, moment tremblant, hésitant, mais hardi aussi, et affirmatif en diable, sorte de bravade lancé au néant, à la peur du néant, à l'angoisse du non-sens qui menaçait constamment sa pensée, et la pensée en lui, pour les condamner toutes deux, par avance, au silence.

Se sentir dépositaire d'une pensée en acte, pour ainsi dire l'héritier vigilant et le gardien exigeant d'un geste inaugural vieux comme l'humanité impliquait qu'il se sentît solidaire de tous les hommes et de toutes les femmes de bonne volonté vivant dans le vaste monde dont il ignorait à peu près tout.

Le bon sens - *der gesunde Menschenverstand* - étant la chose du monde la mieux partagée, il se devait de dire non aux empêcheurs de réfléchir en rond, tout en acquiesçant à cette nécessité vitale et historique : il fallait toujours tenter d'élargir le cercle en le maintenant ouvert, à la manière d'une spirale centrifuge, et ainsi faire place à l'histoire tant personnelle que mondiale, tenir compte, en d'autres termes, de toutes les failles, fractures et plis laissées par l'Histoire dans la mémoire, et par conséquent, la perception de soi, des autres et de l'Autre

qui constitue et que constitue toute expérience humaine, tout en se gardant de tomber dans le piège de l'histoire en train de se faire, dans cette actualité grimaçante, sournoise et narquoise, mais en marche indéniablement, et que personne ne peut se targuer d'arrêter en l'embrassant dans sa totalité signifiante-insignifiante en train de se faire et de se défaire sous nos yeux, à la manière de cette tapisserie tissée et dé tissée jour après jour par cette Pénélope de noble mémoire.

Le sens de l'histoire nous échappe au moment il nous semble qu'elle se joue sous nos yeux. Elle se joue à vrai dire seconde après seconde partout dans le monde, en se jouant de nous, mettant en jeu des forces archétypales dans leurs variations, uniquement leurs variations, car le texte initial a toujours déjà été perdu, tissé qu'il fut dès l'origine de fils de couleurs et de provenances différentes, indatables rigoureusement, insituables précisément, mais laissant çà et là des traces et des marques, ces dernières, expressions de la volonté d'hommes disparus depuis des millénaires, ayant laissé des traces remarquables qui nous renseignent hic et nunc sur les us et coutumes, les techniques et la vision du monde, les pratiques culturelles et culturelles de tant et tant de peuples disparus corps et biens depuis des temps mémoriaux.

L'actualité est un défi de tous les instants. Elle met en jeu, dans nos réactions viscérales ou réfléchies, tout ce que nous sommes capables d'embrasser par l'intelligence, notre capacité d'analyse dépendant de l'état présent de notre culture au sens personnel et général du terme.

Ecrivant cela, il avait conscience de rendre justice à un paradigme fondateur, tout en en mesurant non pas l'insuffisance mais la portée relative, relative à la culture singulière dont il se voulait l'héritier actif et reconnaissant.

Mettre en jeu des traditions différentes implique qu'on les connaît toutes, qu'on en maîtrise les tenants et les aboutissants, ce qui, il faut le reconnaître, passe les forces humaines communes.

Des langues, toujours plus de langues, bien sûr. Et pour cela négliger la facile dichotomie des langues soi-disant mortes et des langues dites vivantes.

Penser, dans ces conditions, équivalait alors à être de facto condamné par contumace pour un crime que l'on n'avait pas encore commis, crime qui ne prendrait tout son sens que si la pensée se décidait à le commettre, pour, ainsi, rendre justice à l'injustice foncière du jugement opéré sur elle, avant même qu'elle ne se fût mise en branle, et comme en route vers la réalisation de son coupable projet.

L'injustice de la pensée en train de s'écrire est là toute entière : elle prend sur elle la foncière injustice de la Loi pour la retourner contre elle, faisant ainsi coup double dans l'économie de l'être : le texte en train de s'écrire reconnaît la toute puissance de la Loi pour mieux la défier, et la Loi ne s'affirme pleinement que dans le moment discursif et jubilatoire de sa transgression.

Les lois de la syntaxe et de la grammaire ne sont jamais mieux respectée que lorsque l'auteur prend des libertés avec elles, donnant ainsi à mesurer l'écart qui s'instaure entre la parole idéale qui n'existe pas mais que postule le sévère grammairien gardien du bien dire et du bien écrire et le Dit toujours singulier qui ne vit, ne s'affirme, ne s'écrit qu'à l'écart - à *distance respec-tueuse* - de la norme.

Le ban de la norme, le lieu de son exercice, l'espace de son jeu ainsi se creuse, s'investit souterrainement, souverainement, et s'ouvrant sur lui-même, donne à entendre et à sentir qu'il est infini, c'est-à-dire infiniment précieux et fécond, et que sa survie en tant que norme salvatrice n'est possible qu'au prix de sa transgression incessante.

La pelle qui fouille l'être intangible soulève la terre de joie : ainsi donc tout n'est pas encore dit, il reste à dire encore tant de choses dans le dérangement de l'être.

Le creusement opéré au sein de l'économie libidinale des mots définit un espace qui se dérobe à la prise, définissant ainsi une mise en abyme de sa verticalité ascensionnelle dans la dérouté du sens constamment retournée contre elle-même : la pelle qui retourne la terre est lourde à soulever au moment où il faut rejeter au loin la terre extraite qui s'amoncèle à l'écart du trou béant.

La terre extraite, déplacée, mise à l'écart, voilà qu'elle prend tout son sens : elle s'amoncèle à l'écart, modifiant ainsi la répartition des forces en présence qui ne s'affrontent pas, mais s'éprouvent mutuellement dans la jubilation d'une force musculaire toute tournée vers le plaisir de l'effort. Il importe autant de creuser que de soulever la terre, autant de soulever la terre que de la rejeter au loin, autant de voir s'amonceler la terre rejetée à l'écart que de constater avec plaisir l'ampleur de l'excavation opérée dans l'économie de l'être.

La joie du fossoyeur est là : il sent la terre qui se refuse, il éprouve sa résistance et en vient à bout à chaque pelletée. Chacune d'entre elles donne de la joie par la force qui vient à bout de la résistance qu'oppose la terre lourde.

Elle n'est pas pesante, cette terre lourde, cette glèbe collante qu'on extrait. On creusait pour déterrer, pour enterrer, on ne sait plus exactement, le seul geste de creuser donnant désormais de la joie.

Creuser, ainsi éprouver sa force en acte : moment décisif où se dit dans le même temps l'effort heureux qui résiste à la résistance du milieu et l'amitié foncière et altière de ce dernier.

La Loi, au fond, ne serait là que pour rendre possible la transgression seule à même d'en justifier l'existence.

Cette tension dialectique, appelons la *litté-rature*, mot lancé en pâture aux mots qui font et défont ce que nous persistons à appeler la littérature.

Le trajet ainsi dessiné et destiné à *voir le jour* dit la nécessité de la Loi rétroactive dont seule la transgression produira un sens à la fois ferme et variable aux yeux mêmes de la Loi qui n'existe pleinement que dans les yeux de ces innombrables autres qu'on appelle du doux nom de lecteurs.

Aussitôt, cet autre lui-même qu'appelait sa raison venait contredire à son tour la belle ordonnance spontanée qui venait de s'installer en investissant tout le champ sémantique du texte en train de s'écrire : l'anacrouse n'était elle-même qu'une formule approximative, une métaphore musicale qui laissait entendre qu'incipit et anacrouse ont même fonction et même fonctionnement.

Il faudrait, à vrai dire, parler de *fictionnement* pour décrire cette inclination fort commode.

Observant sa pensée, tout en la déroulant, l'amenait ainsi à ressentir au plus près ce qu'il avait décidé d'appeler, faute de mieux, *la narrativité*, soit *le moment discursif, décisive et décisif, jamais dérisoire, qui engageait le texte à venir vers son avenir*.

Là se jouait en propre l'avenir du propre s'appropriant.

*La narrativité* dessinait ainsi en creux un espace personnel aliéné en trois temps : le temps des intuitions grouillantes qui se condensait en un incipit fiévreux, la spontanéité métamorphique de la métaphore voyageuse et la claire raison qui s'enchantait du résultat toujours provisoire qui vibre à l'unisson de son effort.

Clair-obscur de la raison prise aux mots, posée là sur le fil du rasoir en train de s'écrire pour trancher dans le vif du réel polymorphe.

La lune, une nuit à Brussey, brillait posée doucement sur la délicate partition des fils électriques, dessinant en une belle ronde un la majeur inoubliable.

Cette espèce de spontanéité raisonnée qui caractérisait sa pensée en train de naître à elle-même dans la production d'un texte laissait ainsi libre cours à la métaphore voyageuse : il se laissait guider par elle, tout en infléchissant constamment son cours, et de ce fait il ne pouvait savoir ni prévoir le cours qu'allait prendre son texte.

Mais le temps veillait. La rencontre fortuite de la lune et de la partition électrique en témoignait durablement, longtemps après que la musique se fut tue.

Clair Obscur, dans l'ombre immense d'Antigone, déroulait ses mélismes envoûtants.

Se tramait en lui un drame verbal dont il entendait déployer toutes les harmoniques : pour cela, une ferme mélodie était nécessaire au bon déroulement des harmonies qui retentissaient en sa présence lointaine.

Aucune route n'étant tracée à l'avance, tout était donc à inventer ou à découvrir, et c'est cette ambiguïté, il le sentait vivement, qui engendrait la tension nécessaire à sa démarche réflexive. Il s'agissait de saisir l'instant favorable de la germination du sens à travers le déploiement radiculaire et réticulaire des seuls mots qui s'appellent et se répondent, délibérément choisis par lui pour leur correspondance incessante.

Jamais il ne se défaisait de l'impression que son texte ne prenait pas la tournure initialement désirée, la performance du texte semblant toujours être à l'écart du désir qui la suscitait.

Pour rendre compte de cet écart, l'imparfait de l'indicatif était idéal, pour ainsi dire un mal nécessaire : *l'imparfait indicatif* défaisait après coup le bel ordonnancement spontané, il l'inscrivait clairement dans le clair-obscur d'une démarche joyeuse, donnant à entendre que le passé de mots qui caractérisait le texte écrit voici peu n'était qu'une trace fragile, un sédiment encore frais plus exactement, qu'il ne fallait ni foncièrement déprécier ni non plus figer dans l'éternité sévère de la pierre.

L'archéologie du savoir veillait ainsi à ne pas bouleverser les strates encore fraîches dont les lignes donnaient à voir le méticuleux ordonnancement d'une raison en train de naître à elle-même, éprouvant la résistance du réel à faire face au dérangement causé.

Le bonheur de mots ne s'obtenait à vrai dire que par la négation sévère du réel concomitant. Ne restaient que les mots pour dire cette éviction souveraine, et attester aussi, paradoxalement, que le réel perdurait, car celui-ci, le langage le traitait comme le comburant nécessaire à sa respiration corrosive.

La prière volatile inscrite dans la pierre est peut-être la plus émouvante.

Sans exactement signer l'arrêt de mort du divin, elle donne à voir, comme peut le faire une épitaphe inscrite sur une tombe dont on sait de source sûre qu'elle fut vide dès l'origine.

C'est le texte tout entier qui fonctionne alors à l'instar d'un cénotaphe.

La coquille de mots ne renferme aucune vérité préétablie.

Ouvrir le cénotaphe, cette tombe pleine d'elle-même qui dit le vide du divin et la plénitude du souvenir dans l'implicite d'une humble mais ample prière adressée à l'absent, voilà ce que le texte, à rebours, ne fait jamais, car il est dans son désir d'ouvrir sur un espace de mots qui dit le vide avec le plein et le plein avec le vide : les mots chargés de sens s'enlèvent sur fond d'absence, et leur enchaînement impeccable dessine une tombe vide qui fait signe vers le vide abyssal du ciel gris, qui un jour, s'ouvrit à l'enfant pour lui confier sa nullité évasive et lui transmettre la souveraineté du vide.

Dans le cénotaphe, les morts absents regardent vers la terre, ne cessant de creuser à la recherche d'eux-mêmes à travers la parole des vivants qui lisent l'épitaphe inscrite sur le cénotaphe.

Ceux-là ne regardent pas en arrière, mais en avant : alentour tout frémit, le jardin s'anime, et la haute demeure que protègent des tilleuls centenaires se tient là, ni ouverte ni fermée : impossible d'y pénétrer sans commettre une infraction, impossible en même temps de ne pas y voir comme en un rêve la vie passée qui y a laissé des traces significatives de son passage, doublant ainsi cette fière demeure isolée d'une demeure de mots qui murmurent à nos oreilles dans le vent d'été : ici eurent lieu des événements singuliers qui ont produit ce texte que tu aimes entre tous.

Ainsi, la demeure de Blanchot à Quain se dresse, ouverte-fermée, renvoyant au texte qui l'a donnée à voir dans *L'instant de ma mort*.

Le désir lui aussi, comme l'amour du texte, n'est pas mort. Ce phénix insolent renaît toujours là où on ne l'attend pas, dans un sourire espiègle, un rire taquin, une phrase anodine lancée pour rire, un jeu de mots savoureux, une parole d'encouragement.

Il renaît dans l'espace ouvert d'un privilège accordé par la Muse à ceux qui s'aiment d'un amour vrai.

Suivant en cela l'exemple vivant de Pénélope, l'écrivain digne de ce nom qu'il reçoit des autres, sans jamais s'affubler du titre ronflant d'auteur confirmé, voit poindre au petit matin la bonne étoile mutante et mutine de son désir.

La nuit durant, la lune veille, fidèle au soleil absent plus pour longtemps.

Pour beaucoup d'entre nous, hommes et femmes confondus, c'est le désir qui appelle le désir, la performance et le désir ne faisant qu'un dans l'amour des mots, les mots de l'amour, et *l'acte toujours vierge, même répété.*

**Jean-Michel Guyot**

**20 mars 2011**